

reux, aussi stimulant, aussi capable de porter à l'héroïsme.

Même les Turcs l'ont compris ainsi, et toute leur vieille gloire militaire est née de là. Si je suis tué, mourant pour ma foi et pour ma nation, c'est-à-dire pour la patrie, le ciel me sera ouvert, et j'aurai l'éternelle récompense de mon courage et de mon dévouement.

On nous appellera jésuites. Quelle dérision ! Connaissez-vous un plus grand capitaine, un plus heureux et plus foudroyant conquérant que le jeune Gustave-Adolphe ?

Eh bien ! Gustave-Adolphe, chaque soir, ramassait, concentrait son armée et lui faisait faire la prière !

Est-ce que les grands militaires américains de la guerre de sécession n'ont pas été fidèles à ces naïves et saintes pratiques, qui donnent à l'homme faible, chancelant, susceptible de peur et de panique, l'appui d'une puissance surnaturelle qui veille sur lui et qui le récompensera, mort, du bien qu'il aura fait en ce monde, ou qu'il aura eu la pensée de faire ?

Turennes et Villars faisaient *communier* leurs soldats avant toute bataille. Et c'étaient des hommes que ceux-là, vigoureux capitaines, téméraires soldats, ne comptant pour rien leur vie ; de surplus, intelligences cultivées, ouvertes et fines, comme il n'y en a plus.

Nous causions de ces choses, ce matin, avec un ancien officier de marine de grand cœur et de grand bon sens. Il nous rapportait ceci :

Une fois, au cap Horn, par la mer la plus affreuse, la plus démontée, commandant une frégate, j'avais à bord *soixante-cinq varioleux*. Nous étions dans la nécessité de tenir tout fermé. C'était une infection abominable, un danger sur lequel aucun de nous ne pouvait avoir d'illusion.

Dans cette batterie basse, où gisaient ces *soixante-cinq* malheureux, dans ce foyer de pestilence atroce, l'aumônier allait et venait prodiguant les soins, les consolations, les paroles reconfortantes, tout comme s'il eût fait une promenade dans la plus salubre campagne.

Les marins, qui étaient Bretons, montraient la même stoïque indifférence envers les menaces de la contagion. Ils s'étaient confessés ; ils avaient la conscience en repos ; ils trouvaient tout naturel — et même attrayant — de mourir en travaillant à soigner et soulager des frères, des chrétiens,

Demandez donc à des libre penseurs ces mœurs d'un héroïsme familial ! Par raison, par orgueil humain, une rare élite se haussera au niveau de ces devoirs sacrés ; le reste de la bande prendra la fuite et sera scandaleux.

Est-ce que nous ne voyons pas cela tous les jours ? Lequel de nous, atteint d'un mal contagieux, n'aimerait pas mieux être soigné par une sœur de Saint-Vincent de Paul, que par un infirmier libre-penseur ?

La sœur n'attend point de ce monde son salaire ; et si elle doit être victime du métier qu'elle exerce, elle estime que c'est tant mieux. Elle sait que plus elle courra de dangers, plus elle essuyera de fatigues, de peines et de labeurs, et plus grande sera sa récompense.

Nous risquons étrangement d'être taxés de cléricisme. Dans les temps de révolution — Thucydide l'a observé avant nous — le sens des mots subit d'inconcevables sub-

versions et perversions. Mais n'étant pas plus incultes ni plus mal nés que d'autres, il nous est impossible de nous expliquer cette odieuse, générale et persistante proscription de toute foi spiritualiste.

Notre raison se révolte contre ce grotesque et immonde phénomène.

RUSSIE, EMPIRE OTTOMAN, BULGARIE, ROUMANIE. — Au lieu de diriger toute sa force de répression contre les Nihilistes qui, non découragés par leur échec de Moscou, viennent de faire sauter le palais d'hiver à St. Pétersbourg, espérant bien faire sauter en même temps Sa Majesté le Czar, le gouvernement russe tourne son attention du côté des catholiques, ne voyant pas, le pauvre aveugle, que le seul concours efficace qu'il puisse espérer dans sa campagne contre la révolution est celui de l'Eglise catholique. Nous lisons dans une correspondance de Rome :

En ce moment, les diplomates russes sont très en éveil à l'endroit des tendances catholiques qui se manifestent dans l'empire ottoman, aussi bien qu'en Bulgarie, en Roumanie et jusque dans leur pays de Russie. Il fallait en venir là. Photius n'est soutenu que par l'autocrate de Pétersbourg, lequel, tout en ayant le privilège de communier sans se confesser, commence à comprendre qu'il n'est plus tout à fait un dieu ou un demi-dieu. Ces pauvres schismatiques grecs ont senti, à travers les batailles, passer le souffle de l'Eglise de Rome. Il leur a semblé que, loin de violenter la conscience, d'abaisser la dignité humaine, de violer toutes les libertés de l'âme, le Vicaire de Jésus-Christ mettait au front de ses évêques, de ses prêtres, de ses fidèles des clartés surnaturelles, dans leur cœur des vertus supérieures, du courage, de la force.

— Ne serait-il pas mieux pour nous d'obéir au Pape, qui ne nous avilira point, que de demeurer courbés sous le joug du czar ?

C'est là le sentiment qui agite plus ou moins obscurément les schismatiques russes.

— Que pouvons-nous attendre de l'empereur de Russie ? Il a soif de nous asservir, tandis que le Pape n'attendra jamais à notre liberté, à nos coutumes. Plutôt avec Rome qu'avec le tyrannique synode de Pétersbourg.

C'est là le sentiment très-distinct qui agite les schismatiques de l'empire ottoman et des régions limitrophes de la Russie.

Le diplomates russes sont donc très en éveil, et, secondés par leurs agents de police secrète et de presse, ils s'efforcent, à l'aide de mille mensonges, de cacher le mouvement irrésistible des peuples schismatiques vers la vérité, dont l'apôtre infallible est au Vatican.

On écrit de Constantinople que l'ambassade russe de cette ville, de complicité avec l'ambassade près le Quirinal, a ourdi une monstrueuse conjuration contre le Pape et contre la cour romaine. Presque chaque jour, les gazettes répandues dans l'empire ottoman portent des nouvelles venant de Rome ou inventées à Pétra, afin de jeter le trouble parmi les schismatiques grecs non unis et aussi parmi les unis. Les secrétaires de l'ambassade convoquent des prêtres grecs et des notables arméniens, leur communiquent de fausses dépêches, les invitant à se défier des attentats du Pape pour les latiniser.